

Puis la situation était-elle aussi grave qu'on le disait ? Ces revers, cette gêne dont on parlait tant, rien de tout cela ne paraissait au dehors . . .

Il ne voulut pas pousser plus loin ses réflexions: le soir même il prenait le train pour le Canada, emportant dans son cœur la volonté bien arrêtée de venir en aide à ses parents, si jamais leurs sombres prévisions venaient à se réaliser.

Il ne fit que passer à Montréal; il se rendit par le premier train à Rawdon, où il comptait retrouver Made-moiselle Lamirande. Mais quelle ne fut pas sa décep-tion quand il apprit, par l'hôtelier de l'endroit, que cette bonne Demoiselle était morte l'année précédente. Le brave hôtelier, voyant son embarras, lui offrit de le présenter chez Walter Scanlan, riche fermier qui préci-sément cherchait à engager un jeune homme vigoureux pour les travaux de la ferme.

Les Scanlan étaient Protestants et ils crurent de leur devoir de le mettre en garde contre les Catholiques bigots qui chercheraient certainement à l'attirer. Il ne tint pas grand compte de tout ce qu'ils purent lui dire: la question religieuse l'avait toujours laissé assez indiffé-rent. Il avait bien plus à cœur en ce moment, de réap-prendre le peu de français qui lui restait de son enfance passée auprès de Miss Genn; aussi s'appliqua-t-il à lier connaissance avec les jeunes Canadiens-Français de Rawdon, dont il fréquenta les familles pendant l'hiver.

Il se trouva aussitôt à l'aise dans ce milieu si nouveau pour lui. La franche bonhomie de ces braves gens l'attirait; leur manière simple et naturelle de parler de la religion l'intéressait: pour eux la religion était autre chose qu'une réunion à certains jours dans un temple quelconque, pour y chanter ensemble; c'était une partie de leur vie et non la moindre. Le prêtre était un guide